

Présidentielle :
les Algériens votent
à Bordeaux P. 3

Vers un semestre
blanc à l'université
Bordeaux 3 ? P. 4

Supplément éco :
le soutien scolaire,
à quel prix ? P. I À IV

Imprimatur

www.imprimatur.fr **657**



BORDEAUX
plus
belle
la nuit

P. 5 À 15

EDITO

Le moustique agonise en hiver. Dans le meilleur des cas, il hiberne. Imprimatur, lui, affleure à cette saison. Dans le meilleur des cas, il prolifère et se répand. Rien à voir avec une invasion de criquets destructeurs, non, il s'agirait plutôt d'une ruée d'insectes bicolores dont les plastrons varieraient de semaine en semaine, de Une en Une. Tantôt rouge et noir, tantôt noir et vert...

Le moustique pique, saigne poliment sa proie à l'aide de sa salive coagulante et laisse un bouton d'une jolie couleur cramoisi. Imprimatur, lui, pique la curiosité, signe ses pages de noms d'apprentis journalistes et espère laisser, non pas un bouton, mais un bourgeon qui reflurira à l'hiver suivant.

Le moustique revient siroter du sang en public dès les premières chaleurs. Imprimatur, lui, s'efface du marécage bordelais dès que la température dépasse les 15 degrés.

Pour l'insecte médiatique, l'heure est donc venue de disparaître. Après des mois passés à tenter de trouver la plus belle carapace, essayant tous les tons de l'orange au rouge en passant par le sérieux et l'humoristique, il se retire, violet de rage de se voir ainsi abandonné.

LAURELINE DUPONT

Une expo très terre à terre



L'exposition « North South East West » se déplacera dans divers quartiers bordelais jusqu'en juin. Photo N. G.

Le Kilimanjaro et ses neiges pas si éternelles. Un quartier tokyoïte ultra-climatisé. Des plages paradisiaques jonchées de cocotiers, témoignage de la hausse du niveau des océans. Autant d'images chocs réalisées par dix photographes célèbres pour sensibiliser le public au problème du réchauffement climatique.

L'exposition « North South East West », prêtée par l'agence culturelle British Council, est une belle initiative. Son adaptation à la sauce bordelaise un peu moins. A chaque photographie zoomant sur un coin du monde en répond une autre, réalisée par la mairie. Eclairage local pas toujours concor-

dant et malheureusement d'assez mauvaise qualité. Mexico, ville la plus polluée au monde, fait face à une image - pixellisée - des quais version rive gauche, ses piétons, ses cyclistes. « Cet agencement sert à montrer aux gens qu'à leur manière, ils peuvent agir », se défend Anne-Sophie, animatrice sur l'expo.

Les photographies sont présentées place Pey-Berland jusqu'au 10 avril, dans le cadre de la semaine du développement durable, avant d'investir différents quartiers de la ville jusqu'en juin.

NOÉMIE GUILLOTIN

L'autopartage se gare rive droite

AutoCool vient d'ouvrir une station d'autopartage place Stalingrad. Nicolas Guenro, directeur de la coopérative, revient sur un concept qui a le vent en poupe.

Avantages. « L'idée, c'est de partager une flotte de véhicules entre plusieurs utilisateurs. Ça existe dans les familles, parfois dans les immeubles. Alors pourquoi pas à l'échelle d'une ville ? L'autopartage permet aux citadins qui ne font pas un usage quotidien de la voiture de se déplacer de manière à la fois écologique et économique. »

Utilisation. « 25 voitures sont d'ores et déjà disponibles en libre-service 24 h/24, 7 j/7 sur 18 stations, dans toute l'agglomération. Les réservations se font soit par téléphone, soit par Internet. »

Tarifs. « L'adhésion coûte 200 euros dont 150 euros de dépôt de garantie. Ensuite, la facturation se fait à l'usage. Vous avez une course à faire, 2 h, 20 km, comptez 9,50 euros, carburant compris ; vous allez à une soirée chez des amis de 19 h à 5 h du mat', à 50 km, 20 euros. »

Objectifs. « D'abord, désengorger l'espace public puisque une voiture partagée remplace huit voitures particulières. Mais aussi développer chez les Bordelais une utilisation raisonnée du véhicule. Et enfin, fournir un accès plus égalitaire à la mobilité. Ce n'est pas évident car les citadins ont encore un attachement culturel à leur véhicule personnel. Mais on essaie de semer de petites graines. » **N. G.**



Stalingrad est la première station d'autopartage rive droite. Photo N. G.

L'Algérie dans le cœur et dans l'urne

L'élection présidentielle s'est tenue jeudi en Algérie. Mais en France, les ressortissants votaient depuis samedi. A Bordeaux, le scrutin se déroulait au consulat. Les Algériens de toute la région se sont déplacés pour exercer leur devoir civique alors que la reconduction du président en place semblait évidente. Reportage.

de la République. Les isolements ne désemploient pas. Le consul, Mohamed Abdelaziz Bouguetaia confirme : « Depuis l'ouverture du bureau de vote samedi, la participation est excellente. On est très loin des chiffres de 2007. » En effet, il y a deux ans, pour les législatives, le taux d'abstention avait atteint 65 % au niveau national. Le centre de vote de Bordeaux regroupe les citoyens algériens de dix départements du sud-ouest. Ce week-end, trois bureaux de vote ont été délocalisés : à Limoges, Angoulême et Agen. Pour les quatre derniers jours de scrutin, tous ont été rassemblés dans la

semble plus à un futur plébiscite qu'à un véritable choix. « Les gens qui viennent voter envoient un signe très fort au président pour dire qu'il est sur le bon chemin », analyse M. Bouguetaia. Le consul a lancé une campagne de sensibilisation durant une vingtaine de jours. Que ce soit à Pau, Périgueux, ou La Rochelle, il a sillonné la région pour décrire tout ce qui a été fait jusqu'à présent par le gouvernement actuel : sur le plan social, en matière de relance économique, etc.

« IL FAUT QUE LE PAYS RELÈVE LA TÊTE »

Lors de ses déplacements, le consul a également adopté une position d'écoute. Les griefs des ressortissants algériens vivant en France vont du combat contre la corruption à la baisse des prix de vol de la compagnie nationale algérienne. A la sortie du consulat, les attentes divergent aussi. Il y a ceux qui, comme Laïch, envisagent de retourner un jour sur leur terre natale : « Je suis étudiant et dans quatre mois je serai ingénieur. J'aimerais bien rentrer en Algérie pour travailler mais les conditions ne sont pas satisfaisantes pour le moment. Il faut que le gouvernement fasse des démarches pour nous récupérer, qu'il m'encourage à venir, avec de bons salaires et de meilleures conditions de travail. L'Algérie devrait attirer les jeunes qui ont du potentiel. C'est comme Karim Benzema, pourquoi il ne jouerait pas en équipe d'Algérie ? » Il y a également ceux qui, comme Abdel-Kader, estiment que le pouvoir doit encore être « purifié » : « Il y a encore trop de séquelles des années passées, au sein de l'administration notamment. Il y a en Algérie cette maladie récurrente, tous ces piranhas qui font que ce sont toujours les mêmes qui profitent du système. En tout cas, ce n'est jamais le peuple. » Et puis, il y a ceux dont l'attachement est plus sentimental, à l'image de Mohammed, détenteur de la double-nationalité : « Le système commence à être bien



En novembre 2008, Abdelaziz Bouteflika a fait modifier la Constitution algérienne afin de briguer un troisième mandat. Photo C. C.

Le portrait d'Abdelaziz Bouteflika surplombe l'entrée du consulat d'Algérie à Bordeaux. A quelques pas de là, des ressortissants se massent à l'entrée d'une petite salle, aménagée pour l'occasion en bureau de vote. Ils s'apprentent à élire leur président

capitale girondine. Alors, les électeurs qui viennent de loin n'ont pas hésité à louer des bus pour l'occasion.

« IL EST SUR LE BON CHEMIN »

Après être passé devant l'urne, M. Ziani affirme la confiance qu'il place dans le gouvernement actuel et file la métaphore : « Quand on a une fleur, il faut l'arroser pour qu'elle pousse. » Ils sont nombreux à déclarer vouloir reconduire Bouteflika dans ses fonctions. « Je vote toujours pour lui et je suis toujours content de lui », lance un électeur avant de filer sur son vélo. Mohammed, un électeur de 25 ans sort du bureau, résigné : « Le résultat sera clair et net, comme d'habitude... » Les cinq concurrents de Bouteflika ne font pas le poids, c'est une certitude. Alors pourquoi se déplacer pour une élection jouée d'avance ? Beaucoup d'électeurs évoquent le devoir civique ou encore l'attachement au pays. « C'est normal de prendre des décisions pour mon pays. Je n'ai pas la chance de voter aux élections françaises. Du coup, j'ai l'impression que les autres décident à ma place », témoigne Laïch, étudiant de 26 ans. L'élection présidentielle res-

« C'est normal de prendre des décisions pour mon pays »

en place, mais ce n'est que le début. Il faut que le pays relève la tête, qu'il s'en sorte, qu'il ne flanche pas. » D'ailleurs, le taux de participation au scrutin à Bordeaux ne reflète pas forcément une tendance nationale. Le vote algérien en France revêt une dimension particulière : « Pour une population expatriée, il est essentiel de témoigner d'une certaine proximité avec ceux qui sont loin géographiquement. De cette manière, elle affirme qu'elle garde son pays dans le cœur », explique M. Bouguetaia.

CAMILLE CHIGNAC

Bordeaux 3 : annulation des examens ?



1500 étudiants étaient réunis en assemblée générale. Photo D.B.

Lundi, l'université Michel de Montaigne a entamé sa neuvième semaine de blocage pour protester contre la réforme de l'enseignement initiée par le ministère. Dans l'après-midi, l'assemblée générale des personnels et des étudiants de Bordeaux 3 a décidé de « neutraliser le second semestre » et de délivrer les diplômes « sur la base des notes du premier semestre et... quand la situation le permettra. Des examens de rattrapage du premier semestre seront mis en place, afin que les étudiants qui ne les ont pas réussis ne soient pas lésés. »

UNE MOTION VALIDÉE

La motion a d'abord été validée par une réunion des enseignants-chercheurs, réunissant 143 votants. « Une mesure nécessaire pour lever la menace de reprise des cours pour les étudiants et la tenue normale des examens », explique Jean-Paul Engelibert, enseignant en littérature comparée. Certains professeurs pensent, eux, au contraire, que l'année universitaire est récupérable grâce aux rattrapages de cours ou à un décalage des examens. Mais pour les enseignants grévistes, tout appel à reprendre le travail sonnerait comme une victoire pour le gouvernement.

POUR Ludivine, L2 d'histoire, 19 ans

« Si on reprend les cours, ce ne sera que pour deux ou trois semaines, c'est inutile, ça ne fait pas un semestre. Faire passer des examens bradés, à quoi ça sert ? Et puis, de nombreux étudiants sont dans la même situation que moi, ils ne peuvent pas rester ici jusqu'au 30 juin. Je profite des mois d'été pour travailler et pouvoir payer mes frais de scolarité pour l'an prochain. »

Parmi les étudiants réunis, 1 150 ont voté pour l'annulation des examens et 193 ont voté contre. La décision n'est cependant pas acquise, le mot de la fin revenant au recteur et au tout nouveau président de l'université. Patrice Brun a précisé que cette motion n'avait pas « de valeur légale ». Il souhaite convoquer mercredi une assemblée générale officielle des personnels, l'objectif étant de pouvoir organiser une « consultation générale » des enseignants et des étudiants. L'annulation des examens du second semestre est jugée comme une décision « trop grave pour la laisser à la seule appréciation d'une assemblée générale. »

Pour que cette motion ait du poids, Bordeaux 3 espère être rejointe par d'autres facultés. La Coordination nationale des universités (CNU) comprenant des enseignants-chercheurs, des étudiants et des personnels administratifs, réunie le même jour à la Sorbonne, a estimé qu'il ne pouvait y avoir de « reprise des cours » dans les universités « sans le retrait des réformes contestées ». Elle a aussi voté le soutien pour la validation automatique du second semestre. Un rapport de force est donc engagé entre les enseignants grévistes et le président de l'université.

DALILA BOUAZIZ

CONTRE Mathias, L3 de géographie, 21 ans

« Je comprends les revendications des profs et des étudiants. Mais je suis contre la poursuite du blocage. En annulant les examens du second semestre, nous avons moins de chance d'obtenir notre année. Nous n'avons pas eu les résultats du premier semestre, donc je ne sais même pas si je l'ai validé. Je n'ai pas envie de redoubler une nouvelle fois. »

à la barre

Tribunal correctionnel Comparutions immédiates

Ali, 24 ans et Mohamed, 20 ans sont sans papiers. Lundi, le tribunal les a condamnés à deux mois de prison ferme pour séjour illégal sur le territoire français.

Le 4 avril dernier, les deux hommes sont interpellés alors qu'ils travaillent sur un chantier, à Mérignac, pour le compte de la société Eiffage. C'est un responsable du service commercial, ayant repéré des ouvriers qu'il ne connaissait pas, qui a contacté la police. « Ce sont de pauvres malheureux qui se font exploiter », reconnaît la procureure. « Des victimes qui n'ont pas d'autres solutions et qui sont dans une détresse énorme », plaide leur avocate. Mais le tribunal ne sera pas pour autant indulgent.

Ali et Mohamed sont déjà connus des autorités, mais sous une autre identité. A l'audience, le premier se déclare Irakien, le second Palestinien. Ali raconte être passé d'Irak en Egypte par bateau. « Entre ces deux pays, il y a la Syrie. Donc, à moins que ce soit un bateau avec des ailes ou des pattes... », ironise la procureure. Les deux hommes, visages fermés, affirment ne plus avoir de papiers d'identité. Impossible donc de vérifier leurs noms ou leurs pays d'origine. Et de les renvoyer chez eux. En plus, les reconduites à la frontière sont interdites dans les pays en conflit. Dans ce cas, « les possibilités du ministère public ne sont pas d'une grande originalité », constate la procureure. En clair, il reste la détention. Le président essaie avec calme et pédagogie d'expliquer aux prévenus qu'ils doivent coopérer pour avoir une chance de s'intégrer. A la fin de l'audience, il tente une dernière fois : « Vous êtes sûrs de ne pas avoir d'adresse ? » Non », répondent les prévenus par l'intermédiaire de l'interprète.

En prison, Ali et Mohamed vont recevoir la visite d'un envoyé du consulat de leur pays respectif. « Mais cela suppose que l'on connaisse votre situation. Sinon, à votre sortie, vous serez de nouveau en situation irrégulière, explique le président à l'énoncé de la peine. Et cela peut continuer comme ça un certain temps. » Comme si la justice reconnaissait l'impasse dans laquelle se trouve nombre de sans papiers. Les « ni-ni ». Ni expulsables, ni régularisables.

NOÉMIE GUILLOTIN



Ronde de nuit

Découverte :
échangisme et
libertinage
P. 8

Portrait :
un Australien
décalé
P. 13

Sorties :
duels au clair
de lune
P. 15

Bordeaux, extérieur nuit

Samedi 28 mars, 22 h. J'attaque ma randonnée par la rue de Bègles. Le circuit sera aléatoire. Seule certitude, je me cantonne à Bordeaux *intra muros* et ses 49 km², ce qui est déjà pas mal pour un homme qui marche. Et j'éviterai la place de la Victoire et les quais de Paludate qui concentrent la majorité des bars et des boîtes. Pourquoi ? Parce que j'ai juste envie d'explorer d'autres espaces et d'appréhender le temps différemment, un peu plus dans la marge. Contourner ces quartiers estampillés « où sortir à Bordeaux ? », c'est aussi s'affranchir du temps administratif. A Bordeaux, la préfecture rythme la nuit des soiffards. A deux heures du matin, elle siffle la fermeture des bars. A quatre heures, celle des boîtes. Au-delà de cette limite horaire fatidique, il reste quelques *afters*, telles *Les coulisses*, place Gambetta. Mais cette nuit, l'objectif est d'explorer un tout autre circuit, échapper à la foule, se laisser guider par le hasard, les sensations et les sollicitations. Et percevoir la ville sous un autre jour.

22 h 30. Face au Leader Price du boulevard Albert-1^{er}, les prostitués noires et maghrébines



sourire. « *Vingt euros la pipe, cinquante euros l'amour...* »

23 h 28. Les lumières de la nuit offrent des moments de poésie. Séance de cinéma rue de Ségur, qui relie la rue Saint-Gènes et la rue de Pessac. Une gigantesque ombre chinoise habille le pan entier d'un immeuble. Un lampadaire projette sur écran géant deux branches et leurs derniers bourgeons. Une chouette du parc du grand séminaire se dévoue pour la bande-son. Hululement en effet *surround*. Interruption de

séance par quatre jeunes Bordelais doublement éméchés. Les trois vélos et le piéton se courent après. Le second au premier : « *Arrête-toi ! Tu vas où ? Stooooooooop !* » En attendant la fin de l'entracte, un interphone luminescent et sa quarantaine de noms invitent à jouer au cadavre exquis : « un CHARBONNIER de LAVAL, sous le poids d'un FAGOT et couvert de SANSUS, s'IMOLA par le feu. La BRUT et LABRUNE contemplaient le spectacle ».

Minuit. Entamer son dimanche à Mériadeck, pourquoi pas ? Encore la possibilité d'une pipe, gratuite cette fois-ci. Ça drague sur les haut-plateaux bétonnés du quartier administratif et commercial. Le lieu est réputé pour ses rencontres nocturnes. Mec cherche mec. Regards mi-furtifs, mi-appuyés, les mains dans les poches, l'air de rien. De jour, on vient faire des affaires à Mériadeck. De nuit, on vient y faire sa petite affaire ou prendre l'affaire en main. A midi comme à minuit, toutes les classes sociales s'interpénètrent à Mériadeck. A l'origine, l'endroit était un marais qui empestait, au sens propre comme au figuré. Au XVII^{ème} siècle, on l'assèche pour l'assainir. Une population ouvrière et artisanale s'y installe. Le quartier devient un joyeux bordel. Pauvreté, insalubrité, vice. Maisons closes, bars et bals. Cosmopolite et pittoresque, l'endroit attire autant qu'il dégoûte les Bordelais. D'où l'expression : « *C'est Mériadeck*

ici ! », le bazar, le foutoir... Dans les années 60 et 70, le maire fait tout raser pour assainir à nouveau. Sur vingt-cinq hectares et plusieurs niveaux de béton, l'actuel quartier d'affaires sort de terre. Et inspire toujours le même sentiment ambigu de fascination et de répulsion. Mériadeck reste une zone incontournable de contacts, d'échanges, de flux et d'activités. Incontournable mais équivoque. Formellement et fondamentalement. Son architecture audacieuse, déjà périmée, interpelle le piéton. Lieu de commerce, de pouvoir, de jeu et de perdition... à multiplier les usages, Mériadeck perd son visiteur.

La nuit accentue encore l'aspect labyrinthique du secteur. Un entrelacs de niveaux, de volumes, de matières. Béton, verre, fer, eau. Minéral et végétal se mélangent sous les feux de la rampe. Le bruit des pas résonne contre les parois des bâtiments. Du sable sous les bancs, des pins parasols, des plantes exotiques, des galets... Le quartier se transforme en plage déserte. Presque un air de vacances. Une discussion d'étudiants étrangers renforce cette étrange impression de dépaysement. Mériadeck, la possibilité d'une île...

0 h 17. Ni drogue, ni alcool. Je n'ai rien consommé jusqu'à présent. Et pourtant, j'ai une montée d'adrénaline, rue Jean Soula, à deux pas de la rue Judaïque.

Adrénaline ? Dopamine ? Sérotonine ? Peu importe le neurotransmetteur pourvu qu'on ait le plaisir. La marche ininterrompue, l'éclairage urbain, l'ivresse de la solitude, la sensation que la ville entière m'appartient : tout mon organisme est sollicité ; il sécrète des hormones, plus que d'habitude. Une simple randonnée... et la nuit tient ses promesses. Sans déboursier un centime. Seule ombre au tableau, ces putains de bagnoles ! Chaque démarrage, chaque passage en trombe vous arrache au fil du rêve. L'automobile, la nuit, c'est le désespoir du piéton solitaire...



1 h 33. Réputée pour son patrimoine classique, Bordeaux est aussi une ville Art Déco. Plus qu'on ne pourrait l'imaginer. Le vieil Hugo a écrit : « *Prenez Versailles et mêlez-y Anvers, vous aurez Bordeaux* ». En 1925, le maire Adrien

Marquet lance un vaste programme d'urbanisme. Le style Art déco est adopté ; il est vrai qu'il est dans l'air du temps. La simplicité des lignes, la géométrie des formes, la cohérence structurelle caractérisent ce style architectural symbole d'une époque. La forme d'un bâtiment doit exprimer sa fonction sans ornements inutiles. Ça ne dépare pas trop le classicisme de la ville. Prenez la piscine de la rue Judaïque et le bâtiment de la Bourse du travail, cours Aristide Briand, ils respirent, physiquement, les années trente. Comme le stade Lescure d'ailleurs, plus révolutionnaire. Béton pour les bâtiments publics, pierre de taille pour les habitations privées. La nuit, les jeux d'ombres et de lumières révèlent les lignes pures

et le jeu décoratif des façades. Frontons, ferronneries, rosaces transportent le passant attentif au début du siècle précédent. En silence, le piéton se fait visiteur d'un musée à ciel ouvert. Il navigue d'une architecture à une autre et, peinard, il enchaîne les rues classiques avant d'explorer les voies de l'avant-garde.

Un silence remarquable pour une si grande concentration urbaine et humaine. Par trois fois, un rire machiavélique s'échappe d'une muraille d'étages.

4 h 31. Place des Quinconces. Le monument aux Girondins déverse ses chimères de bronze, guerrières et animales. A 54 mètres de hauteur, depuis plus d'un siècle, la Liberté brise ses chaînes sous notre regard. La colonne ressemble à un chandelier posé sur une table débarrassée de ses victuailles. La foire aux plaisirs et son overdose de lumières s'est volatilisée. Seule une barrière demeure plantée là, au beau milieu de la plus grande place de France, sombre, froide, comme morte. Dans l'obscurité, les bustes de Montaigne et de Montesquieu se demandent ce qu'ils foutent là, perdus au milieu de nulle part.

4 h 41. Accroché à une fenêtre, un carillon japonais en cuivre sonne doucement sous l'effet d'un vent léger, rue du Parlement-Sainte-Catherine. On retrouve la civilisation et les piétons. Plus moyen de faire un pas sans se voir demander qui une blonde, qui du feu. Ni merci, ni au revoir. Ça court à petits pas après son taxi. Ça vomit... et ça s'excuse tout de suite après... Que fait la police ? Elle rôde.

4 h 52. Tout bon fêtard bordelais termine sa nuit à la boulangerie des Capus, ouverte



24 heures sur 24, cours de la Marne, près du marché des Capucins. A l'extérieur, ça continue à boire et à rouler des pétards. A l'intérieur, les « bonsoir ! » et les « bonjour ! » se mélangent dans une joyeuse cacophonie. En plus de servir et d'encaisser, le boulanger repère l'ordre d'arrivée des affamés pour ne froisser personne. Pizzas, hot-dogs, sandwiches, croissants. Mais aussi Forêt noire et Paris-Brest. C'est le lieu de tous les (petits) possibles.

4 h 59. « Non Monsieur, on ferme ! »

A l'entrée de *Via Brasil*, une boîte salsa rue de Bègles, un videur black imposant repousse le client qui voudrait encore guincher et picoler. Ordre de la Préfecture. Ça sent la fin de la fête, la fin de la nuit. Ça s'attroupe et ça gueule dans la rue. Une poubelle atterrit sur le toit d'une voiture. Le début de la révolte contre le pouvoir en place... ou le jour qui naît...

TEXTE ET PHOTOS
BENOÎT MARTIN

• reportage photo sur
www.imprimatur.fr



sont déjà en faction. Mini-jupes et bottes de rigueur. Elles officient sous des panneaux proclamant « *devenez propriétaires à Bordeaux* », « *livraison été 2009* » et « *à louer* ». Clins d'œil contre

A qui profitent les cahiers de vacances?

De nombreux étés sont gâchés par des heures sacrifiées à activer des neurones pourtant en congés.

Véritable torture pour les enfants, les cahiers de vacances assombrissent les après-midis ensoleillés en bord de mer. Depuis 1933, les éditeurs se livrent une bataille sans merci pour déguiser ce supplice estival en outil pédagogique ludique. Certains élèves échappent à ce calvaire tandis que d'autres le subissent jusqu'au lycée. Qui sont ces persécutés de l'été ? Mais est-ce vraiment une chance d'être épargné ? Chaque année, quatre à cinq millions d'exemplaires sont vendus. Beaucoup d'enfants sont donc concernés par ce fléau. Mais selon l'Institut de recherches sur l'économie de l'éducation (Irédu), « Les élèves qui en auraient manifestement le plus besoin, c'est le cas à l'évidence des enfants déjà en retard, sont véritablement laissés en jachère pendant les vacances. D'autres maintiennent au cours de cette période une sorte de veille

scolaire qui leur permet, sinon d'améliorer leurs connaissances, au moins de les maintenir. »

POURQUOI SONT-ILS AUSSI MECHANTS ?

Sans négliger le sadisme de certains parents, l'achat des cahiers de vacances est avant tout guidé par l'intérêt que ces bourreaux portent à la réussite scolaire de leur progéniture. Prêts à tout pour voir leurs chérubins friser l'excellence, ces tortionnaires veillent chaque après-midi d'été à ce que les exercices soient correctement faits. A l'inverse, certains parents tout aussi préoccupés par le succès de leurs enfants manquent de temps à consacrer à ce travail fastidieux. Libérés de cette charge ô combien exécrable, les rescapés peuvent profiter pleinement des vacances. Mais sans doute devront-ils payer à la rentrée cette oisiveté pourtant légitime.

Le prix d'environ sept euros est également un frein à l'achat de cet accessoire barbare. Contribuer à la réussite scolaire de ses enfants a un coût : cours particuliers, livres... L'achat du cahier de vacances

apparaît donc comme un investissement superficiel de moindre importance. « Le temps des vacances contribue ainsi à la différenciation sociale de réussite. A certains enfants, ceux des milieux les plus favorisés, il permet de bénéficier à temps plein de leur environnement plus favorable et d'activités parfois en apparence peu scolaires, qui renforcent leurs compétences. Ceux qui ne participent pas au mouvement, peu sollicités par leurs familles ou rebelles à leur demande, ont de fortes chances de se laisser distancer dans une compétition dont ils pensent, à tort, que la reprise officielle, n'est programmée qu'à la rentrée suivante », constate l'Irédu.

Comble de la barbarie, maintenant les parents aussi ont droit à leurs cahiers de vacances. Lancés par *Chiflet et Cie* en 2007, puis aussitôt copiés par leurs concurrents, les cahiers de vacances pour adultes connaissent un succès fulgurant. Les parents nostalgiques de cette torture estivale pourront ainsi montrer l'exemple à leurs enfants récalcitrants.

LAURELINE DUPONT
ET MICHEL VERON

Les étudiants-tuteurs payés au rabais

Le commerce de la réussite scolaire, il y a ceux qui en profitent, vendeurs de tests de QI et fabricants de pilules anti-stress en tête. Et il y a ceux qui n'en profitent pas autant qu'ils le pourraient. Payés au rabais, les tuteurs d'université en font partie. Pour la plupart étudiants en master ou doctorants, ils dispensent des cours de méthode et aident les étudiants les plus jeunes dans leurs difficultés scolaires.

3 questions à... une étudiante-tutrice



Marie Alexandra, 22 ans
Tutrice en anglais à l'université
Montpellier 3

Un étudiant-tuteur ne reçoit pas un salaire mais une gratification, sous la forme d'une bourse de stage. Etre tuteur à Montpellier 3, ça rapporte combien ?

Au semestre dernier, j'ai donné six heures de tutorat par semaine à des étudiants de première année de licence. J'ai signé un contrat de 40 heures, et j'ai été payée 390 euros. Ce qui fait donc un peu moins de 10 euros de l'heure. Au total, on était une quinzaine de tuteurs en anglais, étudiants de master 1 et de master 2 confondus.

Est-ce une rémunération à la hauteur du travail effectué ?

Même si on gagne plus que le Smic horaire (8.71 euros brut, ndlr.), certains de nos profs nous disent clairement que nous sommes payés au rabais et aimeraient que ces heures de tutorat nous soient rémunérées à leur juste valeur. Car sur le marché du soutien scolaire privé, une heure de cours donné par un étudiant qui a un niveau master peut être payée jusqu'à 23 euros.

Le tutorat peut-il être considéré comme un job étudiant à part entière ?

Financièrement ça ne représente même pas un job à mi-temps, et en plus c'est pour un semestre uniquement (le tuteur est affecté à un poste pour une durée maximum de six mois, ndlr.) : on ne peut pas vivre avec ça, c'est un petit plus et pas un salaire !

Même s'il est évident que l'argent m'intéresse, je me suis avant tout portée volontaire afin de donner des cours d'anglais et de pratiquer la langue : c'est une expérience supplémentaire pour moi.

PROPOS RECUEILLIS PAR
CHRISTELLE SIVATTE
ET MÉLANIE VIVES

Et à Bordeaux 3 ?

A l'UFR d'histoire, à Bordeaux 3, jusqu'à l'an dernier, les étudiants de master pouvaient donner des cours de soutien dans le cadre du tutorat. Ce dispositif n'a pas été reconduit. D'un montant d'environ 8 euros l'heure, cette rémunération ne pouvait servir que d'argent de poche. Cependant, ces cours facultatifs n'attiraient pas les élèves, l'UFR a donc remplacé ce système par des TD (ndlr : travaux dirigés) renforcés. Confiée à des doctorants et non plus à des masters, la rémunération est passée à 12 euros car le niveau d'études des tuteurs est plus élevé. Une somme qui varie en fonction des UFR.



Photo : F. P.

Quand les profs travaillent au noir

Un élève sur six prendrait des leçons particulières en dehors du cadre scolaire, la plupart du temps rémunérées au noir.

Le savoir rémunéré discrètement de la main à la main, voilà un business qui suscite bien des convoitises. Une économie souterraine largement aux mains du corps enseignant qui a trouvé là un bon moyen d'arrondir ses fins de mois. Si le marché est difficile à appréhender, une étude réalisée en 2007 par l'institut Ipsos pour le compte de la société *Acadomia*, leader du soutien scolaire, l'estimait entre 800 millions et 2 milliards d'euros par an. Une manne considérable qui échappe pour une grande part à l'impôt. En effet, 80% de cette activité ne seraient pas déclarés. La majorité des heures de soutien dispensées serait payée en liquide aux profs.

Question de confiance : les familles préfèrent se tourner vers les professeurs de leurs enfants ou se fier à leurs contacts. Une question de gros sous également : une heure de soutien scolaire rémunérée « au black » revient toujours moins cher qu'une heure déclarée en bonne et due forme. Même les mesures fiscales introduites en 2004, et pourtant avantageuses, n'ont pas modifié la donne. Ainsi, en France, plus de 100 000 personnes prodigueraient leurs bons conseils. Et près de la moitié seraient des enseignants rémunérés « de la main à la main ». Si tous évoquent la relation privilégiée avec leurs élèves et la satisfaction ressentie en cas de réussite, l'argument financier reste la première motivation. C'est le cas de Claudine R. et Julie F., professeurs des écoles à Versailles. Elles ne dispensent des cours particuliers que de façon occasionnelle, « pour rendre service à des élèves que

l'on connaît ». Mais à 15 ou 25 euros de l'heure, l'activité se révèle plutôt lucrative. Et la hiérarchie ? « Si elle était au courant, on aurait peut-être des problèmes. Disons qu'elle ferme les yeux. » Même son de cloche pour Mélanie R., jeune pro-

« Tous les jeunes profs donnent des cours particuliers, c'est ultra-rentable! »

fesseuse vacataire à Poitiers. Avec 7 heures de cours par semaine, difficile de joindre les deux bouts. Elle aurait pu opter pour un temps plein. Mais donner des cours particuliers s'avère beaucoup plus avantageux. « Et ça me laisse du temps libre pour préparer mon Capes. » Ses cours de mathématiques, elle les facture 15 euros de l'heure, « 20 euros lorsqu'il faut se déplacer ». Payée la plupart du temps en liquide, elle accepte parfois d'être rémunérée en chèques emploi service universel (Cesu). « Cela me permet de cotiser », ironise-t-elle. Loin de se préoccuper des risques encourus, Mélanie n'est pas prête à renoncer à cette activité : « tous les jeunes profs donnent des cours particuliers, c'est ultra-rentable! »

CONCURRENCE DÉLOYALE

Au ministère de l'Éducation nationale, le sujet s'avère sensible. La simple évocation de ces enseignants monnayant leur aide en liquide suffit à déclencher la colère de nos interlocuteurs. La réponse est agressive, le ton bien moins consensuel qu'à l'accoutumée : « le ministère n'a pas vocation à s'intéresser à ces questions. » L'enseignement public aurait-il des complexes face à ce nouveau business ? Il faut dire que Xavier Darcos vient de lancer en grande pompe une réforme instaurant des stages de remise à niveau au sein des établissements scolaires. Légaux ceux-là. Face à ce quasi-monopole, les sociétés privées spécialisées dans le soutien scolaire crient au scandale. Malgré tout leur sérieux et l'arsenal publicitaire déployé aux quatre coins de la France, elles ne captent encore que 20 % du marché. Une part qui s'élève déjà à 250 millions d'euros. Arguant de leur respect de la législation, elles dénoncent une forme de concurrence déloyale. Ces sociétés privées ne peuvent en effet aligner leurs tarifs sur ceux pratiqués sous le manteau. Vu les différences de prix constatées, pas sûr que les familles renoncent à ces petits arrangements avec la loi. La petite annonce scotchée à la devanture d'une boulangerie a encore de beaux jours devant elle. Surtout qu'avec une croissance soutenue de plus de 3 % par an, le marché du soutien scolaire connaît depuis plusieurs années un boom sans précédent.

FABIEN PAILLOT

Les nouveaux habits du pack exam

A l'approche des examens et avec la montée du stress, certains sont tentés d'ingurgiter des « pilules magiques » de soutien. Homéopathie, compléments alimentaires... toutes sortes de produits sont disponibles en pharmacie. La plupart des laboratoires exploite ce créneau. Pourtant, le marché n'est pas très dynamique. Sonia Amendola, chef de produit chez Boiron, explique comment le service marketing a repensé un « Pack Exam » capable de séduire les étudiants.

Comment définiriez-vous votre « Pack Exam » ?

Il s'agit d'une gamme de compléments alimentaires. Le Pack est une réponse aux besoins des étudiants. Il a deux actions. Tout d'abord, booster la mémoire et la renforcer. Ensuite, gérer le stress à l'approche des examens.

Quelle stratégie avez-vous mis en place lors de la commercialisation du produit ?

Depuis deux ou trois ans, le produit a été retravaillé. On est arrivé à un concept « deux en un » qui correspond davantage aux habitudes de consommation des jeunes. Il présente plusieurs avantages :

la cure est plus courte et moins chère.

On a aussi beaucoup travaillé sur le packaging. Le produit a été reloué avec un code couleur punchy. On a aussi inséré un logo qui fait référence au Ipod. Tout est conçu pour que les étudiants n'aient pas l'impression de prendre un médicament.

Combien ça coûte ?

Le produit est proposé aux pharmaciens pour moins de 10 euros. Après, ils fixent le prix de vente, généralement entre 15 et 20 euros. Le prix de « Pack Exam » a augmenté au moment de la réédition du produit. Mais il n'est pas établi en fonction de ce que font nos concurrents parce qu'il n'y a pas réellement de marché pour ce type de produit donc il n'y a aucune étude.

Comment mettez-vous le produit en avant ?

« Pack Exam » est le produit saisonnier par excellence. Les ventes sont concentrées sur trois mois : avril, mai et juin. On cible vraiment cette période de l'année pour communiquer sur ce produit. On diffuse quelques publicités principalement dans les magazines jeunesse et dans les féminins pour toucher les mamans de bacheliers. De mars à avril, on alimente les pharmacies. On leur fournit un présentoir de comptoir pour déclencher des ventes. Mais on ne mène pas de grosses campagnes publicitaires. On pourrait imaginer d'autres méthodes pour communiquer comme des sets de

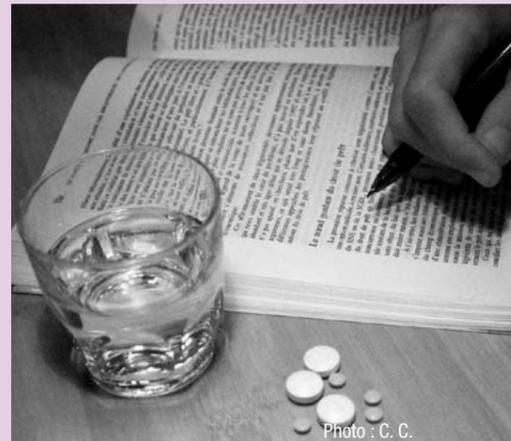


Photo : C. C.

tables dans les cafétérias scolaires...

Que représente le produit « Pack Exam » pour les laboratoires Boiron ?

Le marché n'existe pas réellement. En 2008, on comptait 2 000 000 de bacheliers et on a vendu 80 000 boîtes. Cela représente à peu près 10% du volume des ventes de compléments alimentaires.

PROPOS RECUEILLIS PAR
CAMILLE CHIGNAC ET MARIE MORIN

Q.I. : un chiffre qui peut rapporter gros

L'intelligence se résumerait-elle à la mesure du quotient intellectuel ? Non, répondent les psychologues. Arguments.

Coût. Inquiets sur la réussite scolaire de leurs enfants, de nombreux parents accourent dans les cabinets des psychologues pour faire passer ce fameux test dit du « quotient intellectuel » à leur progéniture. La médiatisation de la figure « du petit surdoué » y est pour beaucoup. Le Q.I. est le seul outil quantitatif qui permet de mesurer l'intelligence.

Comment ça marche ?

L'échelle d'intelligence de Wechsler, appelée Wise-IV (quatrième version), s'adresse aux enfants de six à seize ans. Elle comporte une série de tests, sous forme de QCM, à partir desquels sont calculés quatre indices : compréhension verbale, mémoire de travail, raisonnement perceptif et vitesse de traitement de l'information. Le résultat global, moyenne des quatre indices, situe l'enfant dans un groupe d'âge qui n'est pas forcément le sien.

Les échelles de Wechsler sont les batteries de tests les plus utilisées dans le monde pour identifier l'enfant dit « surdoué ». Seuls les psychologues peuvent les pratiquer. D'une durée d'une heure trente à deux heures, ce test est facturé entre 200 et 300 euros sans autre test associé, c'est à dire dans une pure perspective de mesure. « Le commerce de l'intelligence consiste à vendre des chiffres qui, tout nus, n'ont aucun sens. C'est se servir de données coupées de leur contexte. Et c'est faire croire qu'un test, passé isolément, résume un enfant », dénonce Claire Meljac, docteur en psychologie.

Minorité. Ce test doit être accompagné d'un temps de jeu et d'entretiens avec l'enfant. Au final, « pour un examen psychologique global bien mené avec un compte rendu et une synthèse destinée aux parents, il faut compter entre dix et quinze heures de travail. Ce temps est probablement ramené à moins de trois heures par les professionnels peu consciencieux », rajoute Léonard Vannetzel, psychologue. « Ce type de pratique concerne en fait une minorité de la profession en comparaison avec l'ampleur du phénomène. » Impossible d'évaluer précisément ce chiffre. « Il est de notoriété publique que cer-

tains psychologues gagnent très bien leur vie par ce biais. Ils sont peu nombreux, mais suffisamment bien organisés pour profiter de ce marché de l'intelligence. »

Commerce. Le test du Q.I. est devenu un produit qui se vend et qui rapporte. Les sites qui proposent des mesures sauvages de l'intelligence pullulent sur Internet. « Une escroquerie », résume Claire Meljac. L'édition n'y échappe pas. Les ouvrages sur les surdoués « Enfants surdoués, que faire ? » ou « Enfants surdoués, arrêtons le gâchis » caracolent souvent en tête des ventes. Pourtant, seulement 2,3 % de la population est concernée.

Contexte. Et la demande n'est pas près de s'arrêter. Pour Léonard Vannetzel, la passion pour l'intelligence ou le pouvoir qui y serait lié a toujours existé. « Aujourd'hui, on assiste en plus à la combinaison d'une multiplicité de facteurs conjoints : hausse des exigences sociales, barèmes scolaires de plus en plus exigeants, désir d'exception, forte vulgarisation médiatique des notions de Q.I., d'intelligence et de précocité. »

DALILA BOUAZIZ
ET CÉLINE DIAIS



Une vie de caserne

Les sapeurs-pompiers de la Benaue veillent 24 heures sur 24 sur la vie des Bordelais. Reportage auprès du groupe 3, vécu depuis le bâtiment central.

Une ambulance s'engage sur le pont de pierre en se frayant un passage à travers la circulation, dense en cette fin d'après-midi. Elle regagne le Centre d'intervention et de secours (C.I.S) de la Benaue, l'imposante caserne des sapeurs-pompiers située le long des quais, au pied de la Garonne. Son équipage revient d'intervention. La dernière mission d'un service qui a commencé à 7 h 30 ce matin. L'équipe de nuit s'apprête, elle, à prendre le relais. Pour une « veille opérationnelle » de douze heures. Aux commandes ce soir, le Major Gérard Contini, responsable du groupe 3. Sous ses ordres, vingt pompiers. Pas une femme. Ensemble, ils vont

veiller sur la nuit de quelque 120 000 personnes réparties sur treize communes. Comme à chaque prise de fonction, le chef de garde commence par un débriefing avec son homologue de jour. Les missions effectuées, l'état du matériel, le point sur les effectifs : les deux gradés font brièvement le tour des infos essentielles sur la situation. Dans le hall de la caserne, l'équipe « descendante » attend patiemment. Personne ne doit quitter son poste avant l'arrivée de son remplaçant. Un retardataire, encore en civil, passe en courant. « Allez, plus vite que ça », le charrient quelques hommes visiblement pressés d'en finir avec leur service.

Dans la pièce voisine, derrière une imposante console, un stationnaire gère les ordres de mission directement adressés par télex. Désormais, plus aucune caserne ne reçoit d'appels directs. Un service spécialisé centralise les communications pour plus d'efficacité. Il est installé au centre d'Ornano pour Bordeaux. Des équipes mixtes de médecins et de pompiers filtrent ainsi les appels. Selon la gravité ou la nature de l'opération, ils confient ensuite l'intervention au Samu, aux pompiers, voire à des ambulances privées.

19h30 : début du service de nuit. Le Major Contini rassemble ses hommes pour l'appel. Son second égrène les noms. En écho, la réponse résonne sur les murs du patio : « Présent ! »

« On ne peut se permettre la moindre anomalie »

Seuls manquent trois pompiers. A peine leur service entamé qu'un accident vient de se produire sur la ligne C du tramway. Une personne souffre d'un malaise, arrêt « porte de Bourgogne ». Ambulance, échelle, VMF (véhicule multi-fonctions, ndlr), le personnel se voit ensuite affecté par binôme à un poste déterminé pour la soirée. « Bien, conclut le chef de garde, inspection du matériel, rompez ! »



Un sapeur-pompier vérifie le matériel

« Démarre, démarre, démarre ! »

d'une grande table, les hommes déballent leurs victuailles. « *Le soir, c'est la débrouille, chacun amène son repas* », commente le caporal Nicolas Thiolat. « *Que des menus diététiques pour de grands sportifs* », ironise un sapeur. « *Ne dites rien à ma femme* », surenchérit un autre qui s'est octroyé quelques gourmandises moins réglementaires. Les blagues fusent. Esprit potache garanti. Un bip strident rompt soudain l'atmosphère. Un bref silence traverse la salle, seulement troublé par le bruit de fond de la télévision. Les regards se croisent, cherchent les appelés. Déjà, l'un d'entre eux s'élance. Sa pizza patientera. Au pas de course, l'équipe gagne le hall des véhicules. Le stationnaire les y attend, l'ordre de mission en main. « *Tentative de suicide par absorption de médicaments quartier Saint-Michel* », lâche-t-il en s'emparant d'un plan. Un rapide coup d'œil du groupe d'intervention : « *C'est la résidence ?* » Les portes du véhicule claquent. « *Démarre, démarre, démarre !* », crie un pompier à son collègue. L'ambulance est déjà loin.

FORMATION CONTINUE

Au mess, le reste de l'équipe finit d'avalier un café. « *On va passer à la formation continue* », lance le chef de garde. Les sapeurs-pompiers sont astreints à la manœuvre, même de nuit. « *Chaque soir, il y a des thèmes différents. Aujourd'hui, c'est du secourisme. Un moniteur veillera au bon déroulement de l'exercice*, explique le major Contini, *et si c'est mal fait, on recommencera !* » Simulation choisie : un accident de la circulation.

UN GAGE DE SÉCURITÉ

Les véhicules sortent de leurs boxes, un à un, dans un concert de sirènes et d'alarmes. Comme tous les jours de l'année, à chaque changement de service, l'ensemble de l'équipement est vérifié, contrôlé. C'est un gage de sécurité. « *On ne peut pas se permettre la moindre anomalie* », explique un sapeur. Perché à l'arrière d'un camion, maniant des joysticks, un pompier déploie la grande échelle. Un autre s'assure des tuyaux et des lances à incendie. Les équipes affectées aux ambulances font le « check » du matériel médical. Hormis une tronçonneuse récalcitrante, tout fonctionne au quart de tour. Les véhicules réintègrent leurs places dans l'immense hall de la caserne. Il est 20h00 passé, l'inspection touche à sa fin. L'équipe de nuit peut aller se restaurer.

Les sapeurs-pompiers traversent la cour intérieure de la caserne pour rejoindre le mess. Aux murs, d'immenses fresques figurent des légions romaines au combat. Un large poster, immortalisant les effectifs en action, côtoie des dessins d'enfants. Un babyfoot trône en bonne place. Réunis autour



Exercice pratique : un piéton vient d'être renversé par un automobiliste



Une ambulance part sur une intervention

On suppose qu'un automobiliste a renversé un piéton. Un homme est désigné pour simuler la victime. « *Toujours les mêmes !* », plaisante-t-il en s'allongeant sur le sol. Toutes sirènes hurlantes, l'équipe affectée aux secours déboule sur les lieux. Deux sapeurs-pompiers s'enquêtent immédiatement de l'état de santé de l'accidenté pendant qu'un troisième sécurise le périmètre. Le diagnostic tombe rapidement : épaule démise, poignet fracturé, colonne vertébrale touchée. Par mesure de précaution, un second véhicule est appelé en renfort. « *Sur ce type d'intervention, on ne prend aucun risque. Le blessé peut s'être brisé la colonne. Il faut un maximum d'hommes pour le manipuler* », commente un sapeur. Une minerve est posée. Puis une attelle au bras droit. Les gestes sont lents et méticuleux. Le dialogue est constant. Même si la victime joue un rôle, chacun prend sa tâche au sérieux. Sur le terrain, l'erreur ou l'hésitation se paye au prix fort.

L'exercice touche à sa fin lorsqu'une sirène rugit. Trois hommes s'engouffrent dans un fourgon après avoir pris connaissance de leur mission, bien réelle celle-là. Le silence revenu, le groupe se rassemble pour un débriefing. Pas d'erreurs à signaler. Le moniteur récapitule néanmoins les différentes étapes de l'intervention et en appelle à la vigilance de chacun. Mais pas le temps de souffler. Le major Contini invite ses troupes à passer à la deuxième phase de la formation : un cours théorique. Les hommes s'exécutent. Avec un peu moins d'enthousiasme cette fois-ci.

Le service de nuit se réunit autour d'un vidéo-projecteur, dans une petite pièce sombre du premier étage. Au menu ce soir, un cas pratique consacré à un incendie. Un feu ravage plusieurs étages d'un vieil immeuble du quartier Saint-Michel. Les ruelles sont étroites et compliquent la manœuvre. Les bâtisses se jouxtent quand leurs charpentes ne se

mêlent pas. « *Alors ?* », lance malicieusement le major Contini à son auditoire. Ordre d'entrée des véhicules dans les rues, gaz et électricité à couper, positionnement des points d'eau, types de matériaux rencontrés, tous les pièges sont abordés. « *Il faut penser l'intervention* », résume le chef de garde.

La porte s'ouvre brusquement. Les trois pompiers partis en intervention sur la ligne du tram viennent à peine de rentrer. Ils s'installent au fond de la salle, sans un mot. Le chef de garde reprend : « *N'oubliez pas l'éclairage public qui gêne le déploiement de la grande échelle !* » La séance se conclue par une étude de cartes. 22 h, pour le groupe, la nuit est pourtant loin d'être finie. La « *clinique de la fonte* » les attend.

SALLE DE SPORT

Les sapeurs-pompiers troquent leurs uniformes pour un survêtement : direction la salle de sport. L'équipe de nuit aussi doit entretenir sa condition physique. « *En tout cas, ceux qui le souhaitent, tempère le chef de garde, les autres restent dans les services.* » Les uns rament, les autres pédalent. Un sac de boxe encaisse les coups. Dans un recoin de la pièce, une radio crache du Pink Floyd, « *Another Brick In The Wall* ». « *Ça, c'est de la musique* », lance un sportif. Le groupe acquiesce. « *Le soir, c'est plus détente* », confirme le sergent-chef Frédéric Couderc. Les discussions vont bon train. Les dernières missions, les impressions, le ressenti. « *Les hommes échangent beaucoup entre eux* », explique le sergent-chef Christophe Meslan. Pas facile d'affronter des drames humains. Mais de belles histoires, les sapeurs-pompiers en vivent aussi. Lui-même confie avoir récemment accouché une femme sur la voie publique. Des interventions peu banales qui font toute la richesse du métier. « *On en est fier* », conclut-il.

23 h, les sapeurs-pompiers en terminent avec leurs obligations. Pas avec le service de nuit. Après une dernière inspection du matériel, ils prendront la direction des salles de repos. Terme trompeur, le groupe 3 restera bel et bien mobilisé jusqu'à 07h30 demain matin. En cas d'alerte, il doit être en mesure de quitter la caserne en moins de trois minutes. Au total, cette nuit là, ils auront effectué treize interventions. L'équipe de nuit reprendra du service dans 60 heures. De jour cette fois-ci.

TEXTE ET PHOTOS
FABIEN PAILLOT

• vidéos et sons sur
www.imprimatur.fr

La caserne de la Benaige en chiffres

- 9 000 interventions par an
- 120 000 personnes défendues
- 13 communes défendues en premier appel
- 22 communes défendues en second appel
- 153 pompiers professionnels
- 48 pompiers volontaires
- 35 jeunes sapeurs-pompiers

Ils travaillent la nuit

MAX, GÉRANT DU TITI TWISTER

« Bordeaux la nuit ? C'est à chier. Les boîtes ferment trop tôt ici ! C'est pas un endroit propice à la vie nocturne comme Paris ou les villes du Nord. Avant, c'était plus vivant. Il y avait plus de monde dans les rues et pas mal d'endroits qui fermaient à 4 heures. Aujourd'hui, plus rien. Il ne faut surtout pas gêner les gens. Après, quand on connaît, on trouve toujours de bonnes adresses qui poussent plus tard dans la nuit. Mais je ne donnerai pas de noms, même si en fait, ces établissements sont protégés. Le problème, c'est qu'on y croise toujours les mêmes têtes. »

Moi, je n'ouvre que le soir car le *Titi Twister* est spécialisé en bières belges, avec un fort degré d'alcool. Et puis l'ambiance n'est pas la même. Là, les gens sont là pour décompresser alors que la journée, ça se limite en général à boire un café en sortant du boulot. »



ABDELLAH, VIDEUR

« Avant, je n'aurais fait ce métier pour rien au monde. Ça m'embêtait d'interdire l'entrée aux gens. Finalement, je me suis rendu compte que, chez nous en tout cas, on refuse très rarement du monde. Je ne dis pas videur pour parler de ce job parce que je trouve le mot péjoratif. Dans notre établissement, on ne vide pas les gens. On les considère mieux que ça. On doit quand même le respect à son prochain. Je travaille ici depuis trois ans. C'est agréable de travailler dans un bar, de voir les gens s'amuser. J'ai fait de nombreuses rencontres intéressantes. Je préfère travailler la nuit plutôt que le jour. Pour l'atmosphère. Mais la nuit ne m'appartient pas. Elle est à tout le monde. »



MAURICIO, CONTRÔLEUR AU GRAND-THÉÂTRE

« La nuit, on voit beaucoup de gens, tout le monde se mélange et personne ne fait attention à nous. Quelquefois on se sent un peu laissé pour compte parce que les gens ont fini leur journée. Ils sont passés à autre chose et ils ne se rendent pas compte que nous, on est encore en train de travailler. Du coup, les rapports sont plus détendus mais nous, on ne peut pas en profiter. »

Mais j'aime bien la ville la nuit. Les rues sont jolies. Quand je sors du travail à 2 h ou 3 h du matin, j'aime bien descendre le long du théâtre, c'est très beau. C'est calme, je suis tout seul, je peux en profiter. »



Quand je suis au théâtre, j'aime bien regarder les jeunes à travers les portes. Je les vois qui passent sur la place et je les vois changer depuis quelques années. C'est à eux que la nuit appartient. »



ETIENNE, VENDEUR AMBULANT

« Là où je travaille, du côté de la Victoire, c'est un peu comme le village d'Asterix. Chacun à sa place. J'ai l'impression d'avoir trouvé la mienne. Je me sens comme un satellite. C'est pas comme si j'étais un vrai acteur de la nuit. Je suis un observateur. Je passe deux minutes »

dans un bar et je continue mon chemin. Au départ, c'était pour financer mes études. Et puis j'ai eu l'occasion de me mettre à mon compte. En arrivant avec mes roses, je sais très bien que je peux mettre les gens mal à l'aise. J'ai parfois l'impression qu'ils se disent : c'est qui ce Roumain ? Vendre des roses dans la rue, c'est pas un vrai boulot mais ça me suffit. Je travaille pour moi. Ça me correspond. »

Ecoute nocturne

Quand il sonne en pleine nuit, alors que le bénévole qui assure sa permanence mensuelle est allongé sur le canapé, la première phrase est souvent : « Je n'en peux plus de vivre ». La conversation nocturne s'engage sur un terrain escarpé et douloureux. Le vieux téléphone de SOS Amitié – sans fil et sans affichage de numéro, pour préserver l'anonymat fait le lien entre le monde des appelants et celui des écoutants, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, toute l'année, sans interruption. L'objectif numéro un de l'association est la prévention du suicide.

Comment répondre à une telle détresse ? Les trente écoutants de l'antenne bordelaise ont été formés à l'écoute « rodgérienne », de Carl Rodgers, un psychologue américain. Ils se concentrent sur la personne, en lui accordant un a priori toujours favo-

nable, en croyant tout ce qu'elle nous dit, même si l'appelé a un profil psychotique et des propos incohérents. C'est une écoute non directive où



aucun conseil ni projet n'est suggéré. Le temps est compté, en l'espace de la demi-heure que peut durer la conversation. Il s'agit d'aider l'appelant à trouver une solution, « sa solution », et les poncifs du genre « bon courage, vous allez y arriver » sont exclus. Aucun réconfort donc, ni pour l'appelant ni pour l'appelé. Seulement une conversation extrêmement franche et directe où aucun tabou ne

doit s'installer. Si une personne est décidée à se suicider, on la met devant son cadavre et on la pousse à se demander qui va la trouver. Quand elle rattrachera, aucune certitude sur son avenir.

Interchangeabilité, invisibilité et humilité sont les maîtres mots de ces bénévoles « professionnels de l'écoute ». Ils s'astreignent à une permanence de quatre heures par semaine et une nuit par mois, toujours seuls. Majeurs, âgés au minimum de 23 ans, ils développent la qualité d'un savoir être qui les distinguent des autres lorsqu'ils attendent devant le téléphone. SOS Amitié Bordeaux reçoit 17 000 appels par an, soit entre 60 et 70 par jours.

MARION WAGNER

L'anonymat des appels est un critère de crédibilité essentiel pour SOS Amitié. Les propos rapportés sont à attribuer à la responsable de communication.

Les « nuitées » de Colin

Voyageur insatiable et excentrique, un jeune Australien parcourt le monde... la nuit. De passage à Bordeaux, Colin plonge dans les profondeurs des nuits bordelaises.

Personnage curieux et insolite, Colin dérange. Quand il entre la nuit dans le cimetière de la Charreusse, ça ne plaît pas du tout au gardien. Quand il sonne chez une dame qui rentre chez elle en robe de bal, ça se termine au poste. Pourtant, il cherche juste à comprendre ce qu'il observe. Il note et il croque. Il photographie et il compile. Les Bordelais n'ont plus de secrets pour lui. « *Ce sont souvent des gens très préoccupés de leur image. Mais je crois qu'ils ont une vie agréable parce qu'ils sont très attachés à leur ville.* » Au cours de ses pérégrinations, Colin se laisse envelopper par une aura protectrice et envoûtante. Il écrit ses rêves au gré de ses rencontres. « *J'aime les gens que je croise la nuit. Tout de suite la relation qui naît est plus intime. La pénombre rend les gens et les rencontres plus vrais. Les masques tombent. On n'a pas besoin de dissimuler ce dont on a honte dans la journée.* » Colin est également sensible à la dimension esthétique de la nuit. Photo après photo il découvre l'histoire de la ville. « *Il me semble que même les monuments sont moins guindés la nuit. On se laisse envahir par l'histoire. Quand on voit les chevaux de la fontaine de la place des Quinconces dans les ténèbres, on a l'impression qu'ils sont vivants et qu'ils vont nous renverser.* »

UN GARÇON MYSTÉRIeux

Un oiseau de nuit, c'est toujours un peu fascinant... personnage insaisissable et cachottier, il parle difficilement de lui. Ses yeux de myope semblent toujours un peu ailleurs, son visage lunaire laisse penser qu'il est occupé à d'autres rêves. Au

fur et à mesure, il empile des photos, des souvenirs, des rencontres. « *J'ai toujours été fasciné par la nuit parce qu'il n'y a pas d'évidence. Il faut aller au fond des choses pour découvrir ce qu'elles ont à nous dire. J'ai toujours aimé le mystère et minuit est l'heure du mystère par excellence.* » Colin s'intéresse à l'envers du monde. Déjà enfant il dort peu et campe dans le jardin de la maison familiale pour observer les animaux qui passent et les étoiles qui s'animent. « *Les nuits de mon enfance sont bercées par les nocturnes de Chopin et l'odeur des peintures de ma mère qui travaillait dans son atelier la nuit.* » Un lien étroit se tisse entre l'enfant et les ombres. Puisque c'est la nuit qu'il se sent bien, c'est la nuit qu'il vivra décide-t-il, à 17 ans. En Australie, il donne des cours de surf... uniquement après le coucher du soleil.

32^e ÉTAPE : BORDEAUX BY NIGHT

A 26 ans, Colin a quitté son Australie natale pour découvrir le monde de manière différente. Passé par le Mexique, les États-Unis et le Canada, il traîne aujourd'hui ses valises en Europe. De ville en ville, il explore le versant nocturne des cités.

« *La nuit révèle les choses de manière plus in-*

time. » A Bordeaux, il vit à l'heure australienne : ses journées commencent rarement avant 17 heures, petit déjeuner dans la foulée. Il regagne son lit le lendemain vers 8 heures du matin. Pas de folies en somme, juste une « nuitée » de 15 heures, bien remplie. Pas facile pour ceux qui l'accueillent : « *Colin est une vraie chauve-souris. C'est parfois difficile de le suivre. Il est libre de toutes contraintes mais moi, je dois continuer à mener une vie normale. J'ai juste besoin d'un peu de lumière...* ». Colin, lui, la lumière de la lune suffit à ses déambulations personnelles. Elle éclaire juste ce qu'il faut pour ses yeux de chats, ni trop, ni trop peu. Les ombres aussi ont des secrets à révéler. Alors que montrera-t-il de Bordeaux à son retour en Australie ? « *Pour reprendre les mots d'un grand historien d'art, je dirai qu'il existe un Bordeaux magique, un Bordeaux nocturne et plein d'enchantements qui se superpose au Bordeaux classique. C'est ce Bordeaux-là, hors des circuits touristiques traditionnels, que je leur ferai rencontrer. Une ville mystérieuse dans un monde de démesure.* »

MARIE MORIN



Découvrir Bordeaux la nuit, une manière différente de faire du tourisme. Photo Fabien Paillot

« Bordeaux, c'est la désertitude ! »

Pour Stanislas Kazal, malgré la disparition de la plupart des lieux d'expression, l'underground rock local résiste bien.

« C'est la crise. L'underground rock à Bordeaux n'est plus qu'une marque déposée. L'âge d'or, c'était la vague en ST. Tous ces groupes locaux qui, à la fin des années 1970, portaient un nom commençant par ces deux lettres : Strychmine, Stiletos, Stagiaires, Stalag... », explique Stanislas Kazal, chanteur rock et poète. Mais aujourd'hui, les lieux ferment les uns après les autres. « C'est la désertitude », écrit-il dans son bouquin autoproduit (1).

Les punks retournent dans leurs terriers et l'underground est un peu plus marginal encore. Après la fermeture du bar Le Jimmy, une véritable institution du rock bordelais jusque dans les années 1990, c'est au tour de l'Inca et de sa cave, en décembre 2008, de disparaître. Ensuite, le Son'art a fermé au début de cette année. Ces cafés associatifs permettaient à la scène souterraine d'émerger progressivement. Ces salles de petite capacité, pouvant recevoir au maximum 200 personnes, offraient aux groupes locaux une certaine visibilité. Les associations oeuvraient dans le seul but de promouvoir les créations régionales. Pas de rapports pécuniaires, pas d'intérêt, les profits étaient réinvestis dans la promotion des musiciens : un cadre idéal pour l'épanouissement d'une scène underground locale. « Mais ces structures ne sont économiquement pas viables. La municipalité ne les aide pas assez, elle préfère les voir disparaître. Il n'en reste qu'une seule, La Politique. Pour être rentable, l'Heretik met régulièrement ses locaux en location. Les bars comme le Fiacre prennent le relais, mais des conflits d'intérêt peuvent surgir entre patrons et musiciens. »

SORTIR DE LA CAVE

L'underground selon Kazal, c'est le règne de la débrouille. Du matériel de second ordre, un son brouillon, des lieux à l'acoustique médiocre, tout ça ne favorise guère la communication. Et si un



De l'underground au statut d'indépendant, Stanislas Kazal est passé de la cave au salon. Photo T. G.

musicien veut vivre de son art, il doit s'organiser davantage : mieux s'équiper, faire sa promotion et surtout se faire connaître du public. Les caves réunissant une cinquantaine de personnes ne suf-

« Tes copains ne suffisent pas, ton réseau non plus. Il faut un budget communication colossal. Les petites scènes associatives sont donc la solution. »

fisent plus. Il faut partir à la quête d'un label et de salles de concert. « Mais comment attirer 600 personnes pour remplir le BT59 de Bègles ou les 1200 places de l'amphithéâtre de la Rock School

Barbey ? Tes copains ne suffisent pas, ton réseau non plus. Il faut un budget communication colossal. Les petites scènes associatives sont donc la solution. Mais la ville en manque », enchaîne Stanislas Kazal. L'artiste admet cependant que la Rock School répond tout de même à ces besoins : il est vrai qu'un sous-sol de 200 places y a été aménagé. De la cave au sous-sol, l'underground rock reste sous terre.

LES FIGURES DE L'OMBRE

Kazal ne participe plus à l'univers souterrain bordelais. Pourtant, il avoue continuer de s'en inspirer. Certains de ses amis, eux, persistent. A ses yeux, l'une des personnalités majeures du moment est Myriam Hecker de l'Orchestre Politique d'Avant-Guerre. Cette artiste, chanteuse, militante, n'hésite pas à s'impliquer dans les causes qu'elle soutient, aussi marginales soient-elles. « Elle s'est fait casser la gueule il y a quelques jours par les flics, alors qu'elle manifestait devant un squat qui venait d'être vidé », confie-t-il. Mais elle n'est pas seule à irriguer cet univers. « Les Maréchaux putains, aussi, ont une démarche intéressante. » L'underground bordelais serait-il devenu strictement féminin ? Le musicien acquiesce. Il s'agit d'une forme de renouveau. Et Stanislas Kazal de poursuivre : « L'underground, dans cette ville, est une source de création. Parfois, un artiste affleure. Il lui faut alors des salles adaptées. Pour lui, le temps de se produire dans les garages est fini, mais il n'est pas encore prêt pour remplir le BT59. Son besoin se situe quelque part entre les deux. Je le répète : sans les lieux, l'underground n'émerge pas. »

TANIA GOMES

(1) Dernier ouvrage paru : *Le Crève cœur*, éditions Le Satellite, 2009.

Les vampires attaquent

Un jeu de rôle cérébral et sanglant réunit chaque mois une vingtaine de mordus bordelais.

Au centre d'animation du Grand Parc, une fois par mois, les lumières s'éteignent à la nuit tombée. A la lumière des bougies, des silhouettes inquiétantes entrent en scène : un géant à la barbe argentée et au t-shirt maculé de sang, un colonel bardé de médailles, une dame en velours et dentelles noirs cachée derrière son loup argenté... Tous ces personnages, une vingtaine au total, sont les joueurs d'une version théâtralisée de « Vampire : La Mascarade », un jeu de rôle américain des années 90. La trame de l'histoire est adaptée par trois conteurs, maîtres du jeu, pour replacer les scènes dans l'univers spatio-temporel bordelais. Première partie de soirée : à table, au son de percussions entêtantes et de guitares saturées, le groupe dirigé par Gokalp, un vampire passé maître en sciences occultes, est pris à partie par une bande de diables espagnols ivres, armés de cadavres de chiens fumants. Machouilleur, le géant masqué, subit des attaques foudroyantes. La scène -imaginaire, on l'aura compris- est censée se dérouler à Lormont, dans une casse automobile abandonnée aux vents. Pour gagner le combat, les personnages jouent au Shi-Fu-Mi (Pierre-Feuille-Ciseaux). Les

règles simplifiées permettent d'intégrer au mieux les néophytes.

POUR QUELQUES GOUTTES DE SANG...

On joue aussi au théâtre. Dès minuit, les vampires se réunissent pour une soirée mondaine autour du Prince *ad vitam aeternam* de Burdigala. Chaque mort-vivant appartient à un clan différent, mais tous ont les mêmes buts : gravir les échelons de cette société parallèle. Être fin stratège, user de diplomatie, de réflexion, de forces surhumaines et de savoirs magiques aussi puissants que possible sont toutes les armes dont disposent les joueurs. Malgré cette lutte acharnée, des affinités se créent. Un mariage a même été célébré dans ce jeu « semi-réel » entre deux joueurs amoureux dans la vie. Les maîtres du jeu donnent un cadre et les joueurs sont libres. Ce sont eux qui font évoluer cette pièce macabre. Car, il ne faut pas l'oublier, être vampire, c'est se nourrir de sang humain. Et c'est une malédiction!

ANNE FRINTZ



Dame Vilanova, du clan des Nosteratu, si laids qu'ils sont masqués. Photo A. F.

Infos pratiques : Sébastien Barnetche 06 62 16 79 49, saitomeli@hotmail.com, www.edil-asso.com, prochaine soirée le 16 mai, création du personnage trois semaines à l'avance. Participation : 5 euros.

Croiser le fer, faut l'faire !

Moins théâtral que le catch... mais plus bourrin que l'escrime. Le combat à l'arme blanche a ses adeptes. Au fin fond d'une cave bordelaise, Maître Yok est au taquet.

« J'ai vu un mec arriver ici l'air confiant, dire "c'est facile" et il s'est fichu un coup d'épée tout seul », raconte Alex, filet de barbe à la moustache, jupette rouge élimée sur le dos, et un an et demi d'arabesques métalliques à son actif. Au même moment, la fille dont le crâne a dit bon-

jour à l'épée de son adversaire s'approche en titubant. Max, l'entraîneur, que tout le monde appelle « Yok », ne mâche pas ses mots : « C'est pas grave, c'est comme ça que ça rentre. Avant de toucher à une arme, nos combattants s'entraînent avec un manche à balai pendant trois mois ».



Photo J. P.

Chaque jeudi soir, ils sont une vingtaine d'adeptes de jeu de rôle à se retrouver dans une cave poussiéreuse pour apprendre à manier une lame avec élégance. « On se battait sur le Pont de Pierre avant, mais on nous a vite délogé », explique une jeune fille. Quatre filles pour quatre fois plus de garçons, tous membres de l'association Graal-Production. Ces amateurs de « l'esprit et de l'art de vivre » médiéval communiquent et recrutent essentiellement par bouche-à-oreille. C'est qu'il s'agit d'être motivé : « Notre but est avant tout de faire des spectacles », précise

Eric. Les épéistes, eux, ont vu leurs effectifs tripler depuis la création de l'atelier il y a trois ans.

LES MOUS, ILS S'EN VONT

« Recule ! », lance Yok plusieurs fois à ceux qui soufflent, épée plantée dans le sol, en regardant les autres ferrailer. « En entraînement, il y a plus de risques de prendre un mauvais coup qu'en spectacle, puisque nous mettons au point des chorégraphies. » Les parades et les esquives sont parmi les tout premiers mouvements enseignés. « Au début de l'année, j'impose tout de suite un rythme élevé au niveau physique. Ceux qui ne supportent pas les conditions climatiques poussées, les mous, ils s'en vont ! » Chez les « Burdigalames », on boit l'eau au goulot, on fait de la course, de la muscu. Et sans protester, avec ça ! Une fois les bases acquises, épées, protections corporelles et casques s'achètent entre 25 et 100 € la pièce. « La plupart des gens ici achètent leur propre matériel », commente un grand, hors d'haleine, avec un énorme bâton sur l'épaule. Et l'aspect théâtral ? « On se préoccupe d'abord de l'arme et du style de combat. Le reste vient naturellement. »

JÉRÔME PERROT

Pour s'inscrire (de septembre à décembre) : Association Graal-Production, 41, rue Neuve, 33000 Bordeaux, tél. : 05 56 52 12 90.

En attendant demain, le long métrage

Le collectif « En attendant demain » des habitants de Floirac-Dravemont, réalise des films qui traitent de « la banlieue » avec humour.

« Le but du jeu, c'est d'humaniser par le rire des p'tits gars à casquette et en survêt. » En tant que réalisateur, Ernesto définit bien son projet. Dans les films du collectif auquel il appartient, « En attendant demain », les auteurs s'exercent à un regard décalé sur la banlieue. Depuis février 2006, leurs courts-métrages jouent avec les clichés pour finalement les détruire. Ces habitants de Floirac veulent faire rire et, surtout, en finir avec l'image péjorative qui colle à la peau de toutes les cités françaises. Tout en finesse, ils traitent de thématiques d'ordinaire graves, essentiellement la discrimination. Et sans prévenir, l'humour vient dramatiser, laissant pantois, mais heureux d'avoir été pris au piège, le spectateur qui entamait tout juste une réflexion des plus sérieuses.

« Y'A DES BANLIEUES À BORDEAUX ? »
 Depuis sa création le succès du collectif ne faiblit pas. Les compteurs de visites sur le site Internet où les oeuvres sont diffusées, et sur le blog, ne

disent pas le contraire. « L'avantage d'Internet, c'est que ça délocalise énormément. Du coup, les acteurs sont reconnus dans la rue jusqu'à Paris. D'ailleurs, à cause de notre accent, la plupart des gens pense qu'on vient de Marseille. Quand on leur dit où est Floirac, ils sont surpris et répondent "Ah ouais ? Ya des banlieues à Bordeaux ?" », raconte Ernesto.

Après la diffusion d'un téléfilm sur Canal + l'an dernier, les membres écrivent en ce moment le scénario d'un long métrage. Le tournage devrait avoir lieu en octobre prochain, entre Floirac et le Maroc. « Le thème de ce film, c'est le retour au bled », résume Ernesto. Alors que les choses bougent du côté d'En attendant demain, les problèmes des quartiers stagnent. « Depuis qu'on existe, certaines inégalités se sont renforcées : la discrimination à l'embauche, les rapports avec la police. La seule différence, c'est, qu'à l'intérieur des cités, les gens sont plus politisés, plus critiques. »

Depuis sa création, l'association a suscité des vocations. Certains de ses membres sont devenus co-

médiens. Evidemment, ils contribuent toujours (et gratuitement) aux productions. Les financements



En attendant demain tournera un long métrage en octobre prochain. Photo : D. R.

de la municipalité permettent de maintenir l'association à flots. La Mairie de Floirac prête également un local où tout se prépare : écriture, répétitions. Au final, les films d'Ernesto renferment une vraie dose de critique implicite, planquée sous l'auto-caricature, bien moins stéréotypée que l'image des banlieues véhiculée par les médias.

CAMILLE CHIGNAC
www.enattendantdemain.com

a priori

Le vrai-faux journal d'Alain J.

Lundi J'ai une très grande sympathie pour l'aversion que j'éprouve à la vue de Pierre Hurmic. Cochon de Vert. Aujourd'hui, pour changer, il m'a alpagué en Conseil municipal. Du coup, j'ai dû reconnaître que les flics y vont un peu fort de café. Boucler dix emmerdeurs de cyclistes bourrés sous prétexte qu'ils zigzaguent un peu sur les voies, la police déraile. A tous les coups, demain ça sort dans Sud Ouest. En plus, avec mes antécédents, on dira qu'y a pas que Delanoë qui prête la main aux pédalos.

Lundi (suite) Autre thème abordé au Conseil, le sort réservé au cours Victor Hugo. Ça me faisait tellement rire de tous les voir se chamailler pour décider de ce qu'allait devenir les locaux du Brico-Relais et l'incidence de tout ça sur ce quartier... Alors, j'ai attendu quatre soporifiques heures avant de leur annoncer que la ville allait exercer son droit de préemption. Celui qui me faisait le plus marrer, c'était mon adjoint à la proximité et à l'occupation du domaine public : dans la série Jean-Louis David est un con, aujourd'hui, Jean-Louis David croit qu'il



va pouvoir me voler la vedette en annonçant la nouvelle. Il peut toujours se brosser. Il est con ce Jean-Louis !

Mercredi Mon petit cirque médiatique a bien fonctionné. Pour Sarko, je représente une menace ! Lol. A présent, môssieu re-voudrait de moi au gouvernement. Pour l'instant, je me contenterai de jubiler. Parce que quand je vois ce qu'on pense de Kouchner aujourd'hui, j'ose pas imaginer ce qu'on dirait de moi après quelque temps à la botte du petit chef.

Jeudi Cher journal, je me demande si la politique m'aime encore. Lundi : Villepin a tenté de stopper net ma carrière d'orateur national. Mardi : Xavier « choucho » Bertrand a laissé entendre qu'il n'était pas mon meilleur ami. Mercredi : j'ai repensé à mon inéligibilité en 2004. Et ça m'a fait faire des cauchemars. Jeudi : ils ont tout fait pour se rattraper. Jacques Delors surtout. Ce matin sur France Inter, il a dit qu'il me verrait bien présider la commission européenne. Au moins, le vieux phoque socialo a plus de goût que sa fille. Quoi qu'il en soit, à ce moment-là, j'ai bien vu qu'on m'aimait toujours. En tout cas, le jeudi.

Vendredi Je repense à ma rencontre avec les chefs d'établissement des écoles maternelles de la ville en milieu de semaine. En grande majorité des femmes. Si Isa m'avait vu serrer des mains, le regard charmeur, en clamant « quel beau métier professeur ! » Car notre passe temps favori du moment, c'est un concours de contrepèteries médiatiques. Et j'ouvre donc logiquement le score ! Alain : 1. Isabelle : 0.

Imprimatur • Journal-école de l'Institut de journalisme Bordeaux Aquitaine

Fondateur : Robert Escarpit. Directrice de publication : Maria Santos-Sainz

Rédacteur en chef : Laurene Jannot

IJBA • 1, rue Jacques Ellul • 33080 Bordeaux cedex • 05 57 12 20 20 • journalisme@ijba.u-bordeaux3.fr

ISSN 0397-068X • Imprimerie centrale, Pessac